

# *Théotime et Philothée*

## LE SENS DE LA FÊTE

- 1. Repères théoriques :** quel sens a la fête pour un chrétien ? Qu'en dit l'Église ? Quel exemple en donne Notre-Seigneur ?
- 2. Mise en œuvre pratique :** comment pouvons-nous concrètement donner de la valeur aux différentes fêtes qui jalonnent notre vie ? Quels efforts cela suppose-t-il ? Comment vivre ce point en famille ?
- 3. Difficultés éventuelles et remèdes :** en quoi vivre les fêtes de manière ajustée peut-il être difficile ? Quels peuvent être les excès ou les manques ? Comment y remédier ? Comment se soutenir les uns les autres ?
- 4. Sens profond :** que nous apportent nos efforts pour vivre chrétiennement les fêtes ? Quel témoignage cela peut-il donner ? Comment éduquer nos enfants au sens de la fête ?

Prochain thème : la Messe

# Theotime et Philothée

## PRÉSENTATION

**Description :** groupes de foyers souhaitant approfondir la spiritualité salésienne dans ses dimensions conjugale et familiale, par des TD mensuels en présence d'un aumônier, et vivant de cette spiritualité par la mise en œuvre d'une règle de vie.

**Déroulement d'une soirée :**

20h15 Chapelet et confessions.

20h40 Apéritif, topo de l'aumônier.

21h00 Dîner, en mettant en commun les réponses aux 4 questions du TD.

22h45 Choix d'un PEM et prière finale

23h00 Fin

**Rôle de l'aumônier :** il veille à ce que chacun prenne la parole et à la rectitude doctrinale des échanges.

**Prière des époux, de saint François de Sales**

Ô Dieu, Vous nous avez donnés l'un à l'autre par le sacrement de mariage. C'est Vous qui, de votre main invisible, avez fait le nœud du lien de notre mariage, en nous donnant l'un à l'autre. Nous voulons nous chérir, non seulement d'un amour humain, mais aussi d'un amour très saint. Car notre union ne s'étend pas principalement au corps, mais surtout au cœur : dans l'affection et dans l'amour. Notre amour doit être si grand, que nous sachions nous respecter dans nos différences et savoir nous accepter pour les moments de joie ou de difficulté. Seigneur, accordez-nous la grâce de cheminer tout au long de notre vie, la main dans la main, le regard tourné vers Vous pour l'épanouissement de notre amour, comme nous l'avons promis au jour de notre mariage. Ainsi-soit-il.

## IDÉAL DE VIE

**Chaque jour :**

1. Oraison
2. Prière conjugale
3. Prière du soir en famille
4. Chapelet (en famille si possible)
5. Benedicite et grâces
6. Examen particulier sur le PEM

**Samedi**

Préparer la Messe de dimanche

**Dimanche**

Lecture spirituelle

**1er vendredi ou 1er samedi**

1. Confession
2. Messe
3. Adoration
4. Choix du PEM
5. Point en couple

**Chaque année**

WE de retraite

## CHARTRE DES FOYERS

- 1. Assiduité :** nous ferons l'effort de privilégier les réunions ThéoPhilo sur nos autres activités, sauf cas de force majeure.
- 2. Ponctualité :** nous respecterons l'heure fixée tant pour le début que pour la fin de la soirée, par délicatesse des uns envers les autres.
- 3. Sérieux :** La qualité des échanges du groupe tient surtout à la qualité de la préparation individuelle en amont... Nous prendrons le temps de lire les documents proposés et de réfléchir en couple à des pistes de réponses pour chaque question.
- 4. Écoute :** nous laisserons un temps de parole à chacun, et les écouterons sans interrompre.
- 5. Respect :** nous respecterons les avis des autres et leurs interrogations.
- 6. Discrétion :** nous ne répéterons pas au-dehors ce que nous aurons entendu au cours de cette soirée sur l'intimité familiale des autres foyers.
- 7. Persévérance :** nous ferons notre possible pour suivre la règle de vie et respecter le PEM.

# PATRISTIQUE

Saint Grégoire de Nysse, *Homélie 6 sur l'Ecclésiaste*

**C**E QUI SUIT est comme une reprise de ce qui a déjà été dit. En effet, après avoir parlé de l'opportunité des larmes et du rire, le texte poursuit : « Moment pour se frapper la poitrine et moment pour danser, » ce qui n'est rien d'autre qu'exprimer l'intensité des deux attitudes qu'on vient de rappeler. La lamentation intérieure qui naît de la souffrance est nommée par l'Écriture « coup sur la poitrine » ; et de la même manière, la danse signifie l'intensité de la joie, comme nous avons appris la même chose dans l'évangile, dans les paroles : « Nous avons joué de la flûte et vous n'avez pas dansé, nous avons entonné des chants de deuil, et vous ne vous êtes pas frappé la poitrine. » L'histoire dit de même qu'on s'est frappé la poitrine lorsque Moïse a été enlevé aux Israélites et que David a dansé en accompagnant solennellement l'arche, après l'avoir ramenée de chez les nations étrangères – et David se montra alors avec une apparence qui ne lui était pas habituelle. Le texte dit en effet qu'il murmurait des chants harmonieux, en frappant sur son instrument de musique, qu'il se déplaçait en rythme et

que, par ce mouvement rythmé du corps, il manifestait publiquement sa disposition intérieure. Or, puisque l'homme est double, je veux dire composé d'une âme et d'un corps et que double est aussi la vie agissant d'une manière proportionnée dans chacune des deux parties qui sont en nous, il serait beau que ceux qui se frappent la poitrine dans leur vie corporelle – et nombreuses sont les sources de lamentations dans cette vie-là ! – préparent pour leur âme la danse harmonieuse. En effet, plus l'existence connaît l'abattement dans le découragement, plus les sources de joie s'accumulent pour l'âme. Triste est la tempérance, décourageante l'humilité, cause de lamentation le fait d'être puni, sujet de deuil le fait de n'être pas l'égal des puissants, mais « celui qui s'abaisse sera élevé », celui qui endure le dénue-ment sera couronné, et celui qui est couvert de blessures et dont la vie mérite manifestement en tout qu'il se lamente reposera dans le sein du patriarche. Puisseons-nous y être nous aussi par la miséricorde de notre Sauveur Jésus Christ, à qui soit la gloire pour les siècles des siècles. Amen.

## FÊTE VÉRITABLE

Bénédicte Dellelis, *Dieu passe tout près de nous*

**P**ARIS défile à toute vitesse. Pas une âme sur les quais. La Seine s'étend, noire et silencieuse. Le beau Paris est devenu un décor solitaire. J'imaginai que ça serait enchanteur de traverser la capitale sous le couvre-feu. Le précieux laissez-passer d'un soir était sur mes genoux, bien sage. La réunion était achevée et nous filions dans la nuit, à une extravagante vitesse pour une heure si raisonnable. Nous roulions dans une ville fantôme, une ville éteinte. Je crois que le plus lugubre, c'étaient les restaurants ensevelis sous

leurs tristes tentures rouges ou vertes. Finalement, ai-je pensé soudain, les seuls lieux de fête qui demeurent ouverts, ce sont les églises.

Il me semble que, dans les périodes de restrictions diverses et variées que la France a

### PODCAST

*Réveillon, faire la fête quand on est catholique*, père Sylvain Detoc o.p.

<https://www.rcf.fr/articles/vie-spirituelle/reveillon-faire-la-fete-quand-on-est-catholique>

récemment connues, nous avons pris conscience de manière particulière à quel point la fête était nécessaire. À la lecture des *Mémoires de guerre* de Tatiana de Metternich par exemple, on est assez surpris de voir qu'au milieu des bombardements, dans Berlin ravagé, ils allaient à des bals. Ils avaient péniblement réussi à trouver deux pommes de terre pour tout repas, mais ils allaient danser. La fête permet d'échapper à la morne existence de tous les jours, ouvre un espace de liberté, de gaieté et de communion. Pourtant, nos fêtes ne sont pas sans ambiguïtés, sans chagrins inconsolés, sans jeunes filles esseulées qui font tapisserie, le cœur en berne, alors que d'autres tournoient follement, sans rires tristes ou lendemains à la gueule de bois...

Lorsque l'on demande au cardinal Ratzinger ce qu'est l'Eucharistie, il répond : c'est une fête. Une vraie fête doit célébrer une joie véritable ; l'Eucharistie célèbre la joie qui surpasse toute joie, la résurrection du Seigneur. Une vraie fête ne saurait éluder le drame de la mort capable de ruiner le bonheur ; l'Eucharistie affronte ce drame. Elle est certitude et promesse de la mort surmontée, entrée dans une allégresse déjà commencée, qui ne s'arrêtera plus avec la mort. Une fête est un lieu de liberté ; l'Eucharistie est l'expérience de la libération définitive. Une véritable fête ignore la douleur de l'isolement ; l'Eucharistie est la seule fête où la solitude est réellement surmontée, où la possibilité de communier à

autrui est offerte de manière effective dans le corps du Christ qui nous fait nous rejoindre les uns les autres, nous donner les uns aux autres en même temps que le Christ s'offre à nous et que nous nous offrons à lui.

Si la mort n'est pas vaincue, si nous ne sommes pas libres, si nous ne pouvons pas nous rejoindre véritablement, toute fête est vaine. Voilà ce que nous rappellent les brasseries éteintes sous leurs lourdes draperies. L'Eucharistie est la seule véritable fête, la plus joyeuse des fêtes, où l'Église reçoit la joie de l'acte du Christ qui traverse les barrières de la mort. Alors, notre amour les uns pour les autres n'est pas triste, parce qu'il ne sera pas détruit ; nos fêtes sur cette terre ne sont pas de grinçantes mascarades mais des promesses d'une fête définitive sans séparations ni larmes. Ainsi interrogent les enfants sur la tombe du petit Ilioucha à la fin de *Les Frères Karamazov* :

« Est-ce vrai ce que dit la religion, que nous ressusciterons d'entre les morts, que nous nous reverrons les uns les autres, et tous et Ilioucha ? Certes, s'écrie Aliocha, nous ressusciterons, nous nous reverrons, nous nous raconterons joyeusement tout ce qui s'est passé ! Oh ! Comme ce sera bon ! Et maintenant, assez discoursu, allons au repas funèbre. Ne vous troublez pas de ce que nous mangerons des crêpes. »

Oui, on peut bien manger des crêpes, car... nous nous reverrons.

## LES NOCES DE CANA

Adrien Candiard, *Quand tu étais sous le figuier*

*Le troisième jour, il y eut des noces à Cana de Galilée, et la mère de Jésus y était. Jésus aussi fut invité à ces noces, ainsi que ses disciples.*

**P**EUT-ÊTRE vous demandez-vous comment cette longue méditation va finir. L'évangile est pourtant très clair : cela va finir dans l'ivresse. C'est en effet ce qui, dans l'évangile de Jean, suit directement le récit de la vocation de Nathanaël :

« Le troisième jour, il y eut des noces à Cana de Galilée, et la mère de Jésus y était.

Jésus aussi fut invité à ces noces, ainsi que ses disciples [Jean 2, 1]. »

Trois jours après la vocation de Nathanaël, voilà qu'il y a une noce chez lui, à Cana, à laquelle il assiste comme disciple de Jésus, mais aussi très probablement comme invité naturel. Cana est un village : difficile que le marié ou la mariée ne soient pas, d'une façon ou d'une autre, un peu de ses cousins. Peu importe, d'ailleurs, mais je veux seulement souligner que ce récit des noces de Cana est bien la suite de notre

récit de vocation. Le changement de chapitre ne crée pas une rupture, d'autant que la division de la Bible en chapitres date du Moyen Âge. De ce mariage, on ne connaît pas les époux, mais Jean nous raconte un détail de la fête : comme le vin manque, à la demande pressante de sa mère, Jésus change l'eau contenue dans les jarres de purification en un excellent vin, qui fait l'étonnement des convives.

Que nous dit cette proximité entre ce récit de miracle et celui qui le précède ? Quelque chose d'essentiel sur la vocation de Nathanaël, sur toutes les vocations, quelque chose que nous aurions eu tort de manquer en fermant le livre à la fin du premier chapitre, comme si l'histoire de Nathanaël était terminée : les vocations conduisent à la joie. Cette joie abondante, excessive, presque indécente, que représentent les huit cents litres de vin que Jésus a su tirer des jarres d'eau, gratuitement, au-delà de toute nécessité pratique.

À vrai dire, je ne connais pas de meilleur critère de discernement d'une vocation que la joie. J'emprunte souvent à un roman des années 1950, pour en parler, en particulier avec des jeunes, une expression que je trouve assez juste : la « ligne de joie ». Elle dit bien que cette joie n'est pas une disposition de caractère ni un état d'euphorie permanent. Je ne suis pas sûr qu'on pourrait trouver une vie chrétienne constamment guillerette, que ne traverserait jamais la détresse ni l'acédie ; je ne sais où on pourrait la trouver, mais ce ne serait certainement pas dans la vie des saints. La ligne de joie, c'est une manière d'être à sa juste place, là où la joie de Dieu peut nous traverser. Se savoir sur sa ligne de joie permet de passer les orages sans trop de casse, de pouvoir être à la fois profondément malheureux et troublé et, plus au fond, parfaitement paisible. Cette joie n'empêche pas de vivre les chagrins de la vie pleinement, de pleurer des larmes qui ne sont pas feintes sous prétexte que notre vie n'est qu'illusion. Mais tant qu'on ne quitte pas sa ligne de joie, ce chagrin n'est pas le plus fort.

J'ai souvenir d'une rencontre avec une jeune fille de dix-neuf ans, qui s'interrogeait avec inquiétude sur sa vocation. Elle pensait, me dit-elle, qu'elle devait devenir religieuse, mais elle trouvait que Dieu n'était tout de même pas très explicite dans son appel, et cela l'angoissait assez profondément. J'essaie donc de

lui faire dire pourquoi elle se sent faite pour la vie religieuse : connaît-elle des sœurs dont l'exemple l'attire ? Éprouve-t-elle de l'enthousiasme quand elle entend parler de telle mission, de telle œuvre, de telle vie ? Rien de tout cela, m'assure-t-elle ; elle n'a jamais vu de religieuses de près, et ne ressent aucune envie de le faire. Mais puisque Jésus a donné sa vie pour nous, ajoute-t-elle, elle sent qu'il faut se montrer à la hauteur d'un tel don, et donner en retour tout ce qu'elle a. La vie religieuse, pour laquelle elle ne se sentait aucune attirance, lui paraissait donc le lieu adapté pour un tel contre-don sacrificiel. « Et donc, lui demandé-je malicieusement après m'être assuré qu'il n'y avait pas la moindre trace d'un appel au fond du cœur, parce que Jésus a donné sa vie pour nous, tu penses devoir gâcher la tienne pour essayer de lui faire plaisir ? »

La confusion est terrible, mais hélas fréquente : donner n'est pas détruire, se donner n'est pas se gâcher. Dieu nous a donné la vie, non pour nous voir y renoncer par héroïsme, mais pour que nous la vivions avec lui. Il y a mieux à faire que de la perdre : la vivre pleinement. Faire du Christ un manipulateur dont la tendresse exigerait en retour notre mutilation, c'est le défigurer atrocement. Elle s'en rend compte aussitôt, mais ne sait plus très bien quoi faire de l'élan de générosité qui l'animait. Il est tellement plus facile de prétendre mourir pour Dieu que de vivre avec lui.

La réponse, pourtant, était sous ses yeux. L'interrogeant encore, j'apprends qu'elle suit des études d'art. Apparemment, cela marche bien, et elle s'y passionne. Une chance, quand tant de jeunes de son âge cherchent encore ce qui les fera vibrer. N'est-ce pas justement ce qu'elle pourrait donner à Dieu ? N'est-ce pas là qu'elle pourra donner le meilleur d'elle-même ? Dieu lui a-t-il donné ce « talent » pour qu'elle l'enfouisse et le perde, ou pour qu'elle y reflète, à sa manière, la gloire de Christ ?

À cette perspective, son visage commence à s'ouvrir. Une ombre demeure pourtant : déjà bien engagée dans l'Église, elle ne sait pas comment progresser, comment devenir une meilleure chrétienne. Je lui lance, avec un sourire : « En faisant confiance, par exemple ? » À nouveau, elle fond en larmes. Pas de tristesse, mais parce qu'apparemment, j'avais touché juste. La joie se révélait plus exigeante, au

fond, que le sacrifice masochiste qu'elle avait d'abord envisagé. Parce qu'il s'agit, sans la maîtriser, sans pouvoir planifier sa vie, de la recevoir d'un Autre – car la joie, comme tout ce qui est vivant, ne peut que se recevoir.

Mais contrairement à ce qu'elle semblait croire, contrairement à ce que paraissent croire tant de gens, la joie chrétienne n'est pas autre chose, ou le contraire, de ce que le monde appelle la joie. Il est bien sûr des manières chrétiennes d'en parler qui donnent le cafard. C'est pourtant comme le reste, au risque d'user votre patience : il n'y a pas deux joies. Le seul défaut des pécheurs, en général, c'est de ne pas l'accueillir suffisamment, d'en rester à la surface, de la chercher là où elle ne peut être que décevante.

Parce qu'il n'y a pas deux joies, je crois aux vertus de l'humour dans la vie spirituelle. Ce n'est pas de ma part, il me semble, de la démagogie de prédicateur, parce qu'il est toujours plus facile de faire rire une assemblée que de l'appeler à la conversion. Je crois même qu'il n'y a pas de vie spirituelle possible sans une forme d'humour – ce qui ne veut pas dire qu'il faille nécessairement savoir faire le pitre publiquement. Avoir de l'humour dans sa vie spirituelle, ce n'est pas refuser de prendre Dieu au sérieux, mais savoir que nul ne peut servir deux maîtres : il faut choisir, prendre Dieu au sérieux, ou se prendre au sérieux. Il faut avoir un peu d'humour sur soi-même pour ne pas prendre au sérieux nos drames comiques (« Ce que je vis est insoutenable... » – Calme-toi, ce n'est qu'une porte qui claque) et pour regarder en face, sans complaisance et sans excès, notre péché, de nous regarder aussi, pécheurs, avec douceur. Il y a un démon qu'il ne faut pas prendre trop au sérieux, parce qu'il aime cela : l'orgueil. Il est difficile à chasser, parce que nos vertus même le renforcent : le jeûne peut le nourrir, la prière peut le faire grandir, et si nous faisons des miracles, pas de doute, il saurait même en profiter. Mais il n'aime pas l'humour, parce qu'il n'en a pas, parce qu'il aime qu'on le prenne au sérieux, et il n'aime même que cela. Il a de l'orgueil, le démon de l'orgueil. Alors se moquer de lui, c'est encore le seul moyen de le chasser.

Je n'ignore pas qu'il y a un danger à ne vivre que dans l'humour et la dérision : il est difficile de descendre en profondeur ; on se plaît

en surface, parce qu'on n'affronte rien et qu'on peut continuer à trouver que tout est drôle. Il y a une manière de rire qui ne permet pas de vivre pleinement. Sans doute parce que c'est un rire qui se prend trop au sérieux, qui ne laisse pas de place au reste ; un rire qui est trop lourd. Au contraire, ce que devrait nous apporter la joie, c'est un peu de légèreté. Dans l'humour, dans la vie.

Un soir, lors de mon noviciat, nous étions à la chapelle, avec mes frères novices, pour l'office de complies, la dernière prière du jour, que nous disions entre nous, avec d'ailleurs beaucoup d'application. Mais ce soir-là, pour une raison futile sans doute, probablement une faute dans la psalmodie suivie d'une mimique amusante, un frère se prit à rire, bientôt imité par tous les autres. Nous nous efforçons de reprendre notre sérieux, mais il suffit que l'un maîtrise à grand-peine son fou rire pour que son voisin, en pouffant de son côté, ruine bientôt tout son labeur. Après quelques minutes d'incontrôlable hilarité, nous convenons de nous séparer sans achever l'office, manifestement hors de notre portée. Le lendemain, quand l'affaire parvient aux oreilles du père-maître, nous ne sommes pas particulièrement fiers. Mais un frère plus âgé me glisse qu'il y a, dans la tradition de notre ordre, une histoire semblable.

Au XIII<sup>e</sup> siècle, alors que l'ordre dominicain vient de naître, le Maître de l'ordre, Jourdain de Saxe, est en voyage avec un groupe de novices. Alors qu'ils prient, eux aussi, l'office de complies, un fou rire gagne les jeunes gens (il faut croire que les complies ont fréquemment cet effet-là sur les novices) ; les gestes agacés d'un autre frère, s'efforçant d'y mettre fin, n'ont d'autre résultat que de faire redoubler leur hilarité. Le Maître de l'ordre finit par intervenir pour réprimander, non les novices, mais ce frère qui veut les faire taire. Se tournant vers les novices, il leur dit au contraire : « Vous avez bien raison de rire ! Riez, parce que vous êtes assez à l'aise pour vous sentir chez vous dans la maison de Dieu ! Riez, parce que vous vous aimez assez pour ensemble vous amuser d'un rien ! Riez, parce que vous avez en vous cette légèreté joyeuse qui doit porter les ailes des anges au paradis ! Riez, parce que vous êtes sauvés ! Riez, parce que le Royaume de Dieu est tout proche de vous. »

# POURQUOI FAIRE LA FÊTE ?

Christine Ponsard, *La Foi en famille*

**N**OUS AVONS parfois tendance à penser que la fête est comme une concession à notre besoin de plaisir, nullement un élément essentiel de la vie chrétienne et donc de l'éducation. Alors qu'elle représente l'un des aspects les plus importants de notre vie d'enfants de Dieu.

« De même que nous avons besoin du jour pour travailler, exercer des activités, prier, célébrer, et de la nuit pour dormir ; de même que nous avons besoin des quatre saisons avec leurs différences climatiques, de même nous avons besoin, à côté du travail fastidieux de tous les jours, des joies de la fête. [...] La fête est comme un signe de cet au-delà qu'est le ciel. [...] La fête est un signe de la résurrection

qui nous donne la force de porter la croix de chaque jour. [...] Il est important pour une famille de faire la fête tous ensemble. Il est important pour des enfants de rire, de jouer et de chanter avec leurs parents et de voir leurs parents heureux d'être ensemble. » Nos vies familiales doivent donc donner place à la fête. Elle ne nie pas la croix : elle rappelle que nous ne la portons pas en vain. Elle n'oublie pas ceux qui souffrent et n'est nullement une échappatoire, un moyen d'oublier le poids du quotidien. Elle est un temps pour reprendre souffle, pour renforcer l'unité de la famille dans la joie. Un temps pour regarder d'abord ce qui est beau et bon dans notre vie, un temps pour se réjouir ensemble et rendre grâce.

## LES PÂLES IMITATIONS DE LA FÊTE

Il est vrai que trop souvent, on pare du beau nom de « fête » ce qui n'en est qu'une pâle imitation : fêtes foraines, bals et autres « boums », commémorations officielles ou fêtes-spectacles que l'on regarde passivement. Toutes ces fêtes sont comme « préfabriquées », on y vient en

consommateur, en couple ou solitaire. Elles renforcent le sentiment d'isolement et visent à faire oublier le quotidien dans le vacarme de la musique et les vapeurs de l'alcool. Elles doivent plus à l'argent et aux professionnels du spectacle qu'à l'amour inventif et gratuit.

## LA FÊTE N'EXCLUT PERSONNE

La fête, la vraie, naît de la joie d'être ensemble. On ne fait pas la fête pour oublier mais au contraire pour avoir la force de vivre pleinement, à fond. La fête n'exclut personne : elle est organisée de sorte que tous les membres de la famille, tous les amis qui désirent s'y

associer puissent y trouver leur place, que la fête soit intime (ainsi, il est important que les époux, de temps en temps, s'inventent des fêtes rien que pour eux deux, sans les enfants) ou rassemble au contraire un grand nombre de personnes.

## QUE FÊTER ?

D'abord le dimanche, la fête par excellence. Ce jour-là nous est donné justement pour que nous puissions prendre le temps de nous plonger dans la joie de Dieu, recevant ainsi la force de vivre pleinement tous les jours de la semaine, avec leur poids de travaux et de soucis.

Les fêtes liturgiques. L'Église nous conduit de fête en fête. Et cela ne doit pas rester théorique, même si tout le monde ne va pas

célébrer les fêtes liturgiques de la même manière : Pâques ou Noël n'aura pas le même visage dans un monastère bénédictin et dans une famille nombreuse.

Les fêtes familiales : anniversaires (de naissance, de mariage, de baptême), fêtes patronales et tous les événements liés à l'histoire familiale (guérison, réussite d'un examen, etc.)

## COMMENT FAIRE LA FÊTE ?

Par définition, il n'existe pas de « fête-mode d'emploi » parce qu'une fête ne peut s'acheter en kit ni se décliner comme une recette de cuisine. Une fête s'invente. Ce qui ne veut pas dire qu'elle ne se prépare pas, bien au contraire. Ce sont les fêtes préparées avec le plus de soin qui peuvent laisser le plus de place à l'improvisation et à la spontanéité, le moment venu, à condition bien entendu que la fête ne soit pas conçue comme un programme

à remplir absolument. Est-il utile de rappeler que la réussite d'une fête n'est pas proportionnelle à l'argent dépensé ? Et encore moins à la quantité d'alcool que l'on y boit. Pour que les adolescents en soient bien convaincus, il faut qu'ils aient pu le constater dès leur plus jeune âge, qu'il leur ait été donné de vivre de vraies fêtes, sans beaucoup d'argent et sans beaucoup d'alcool.

## EN L'HONNEUR D'UN ENFANT

Parfois, la fête est célébrée plus spécialement en l'honneur de quelqu'un : à l'occasion d'un anniversaire, par exemple, ou d'un succès marquant. C'est important : chaque enfant a besoin que, de temps en temps, on lui montre ainsi qu'il est aimé pour lui-même, qu'il ne se

confond pas avec la masse des autres enfants. Célébrer l'anniversaire de la naissance de chaque enfant, c'est lui redire le bonheur que nous avons à l'avoir pour fils ou fille. C'est rendre grâce avec lui de la vie qui lui a été donnée.

## DONNER À CHACUN SA PLACE

Un dernier point : préparer une fête demande beaucoup de travail. Donner à chacun sa place dans cette fête, c'est aussi veiller à ce que le travail de préparation (et de rangement, après la fête) ne retombe pas sur une seule personne ou sur un très petit nombre. Née de la grande fête de la Résurrection éternelle, dont elle est un reflet, la fête doit aussi nous conduire au cœur de Dieu, « dans la prière silencieuse, la fête de la rencontre personnelle avec Dieu ».

Et, à aucun moment, elle ne peut nous faire oublier ceux qui souffrent. « Sur terre, il y a toujours un élément mélancolique à la fête ;

on ne peut pas faire la fête sans y faire une allusion. C'est que sur terre il y a des gens qui ne fêtent pas, qui sont dans le désespoir, la détresse, l'agonie, la faim et le deuil. C'est pour cela que toute fête, si elle est comme un grand alléluia et un chant d'action de grâce, doit toujours s'achever par un silence dans lequel on porte à Dieu tous ceux qui ne fêtent pas. »

On ne fait pas la fête pour oublier mais au contraire pour avoir la force de vivre pleinement, à fond.

# AU SAUT DU LIT, ENTREZ DANS LA VRAIE FÊTE !

Sylvain Detoc, *Aleteia*, 23/10/23

*En sommes-nous conscients ? La joie est un commandement de Dieu, rappelle le Frère dominicain Sylvain Detoc dans son livre « Déjà brillent les lumières de la fête » (Cerf.) S'il y a des contrefaçons de la fête, dont il faut se libérer, la fête en Dieu nous précède de toute éternité.*

**C**HAQUE MATIN, monsieur le curé se lève le cœur en fête. Il pousse des cris de joie ! Non ? C'est pourtant écrit dans son bréviaire : « Venez, crions de joie pour le Seigneur... Par nos hymnes de fête, acclamons-le ! » (Ps 94, 1-2). En principe, ces mots du psaume « invitatoire » sont les



premiers de la journée dans les presbytères, les monastères et les couvents de la planète. Au million bien tassé de religieux censés faire crépiter les louanges de Dieu, s'ajoutent, par centaines de milliers, les voix des fidèles qui

célèbrent la liturgie des heures au moyen de leur livret favori ou de leur "appli" préférée. Eh bien ! Si tout ce beau monde criait de joie au saut du lit, ça se saurait...

## LE COMMANDEMENT DE LA JOIE

Le problème n'est pas nouveau. Les prières matinales des premiers dominicains, dans les années 1220, n'étaient pas toujours plus toniques que les célébrations d'aujourd'hui. Saint Dominique — ce détail savoureux fut rapporté à son procès de canonisation — n'hésitait pas à traverser le chœur de l'église pour faire accélérer le tempo du chant quand les frères mollissaient ! Le tonus et la joie de vivre du saint homme sont passés dans la famille dominicaine. De cette gaieté, j'ai voulu recueillir quelques éclats dans *Déjà brillent les lumières de la fête*, en poursuivant l'exploration jubilante de l'Écriture et de la Tradition que j'ai commentée dans *La Gloire des bons à rien* (Cerf, 2022).

Nos contemporains, eux, ne manquent pas une occasion de nous dire combien l'Église

— à tort ou à raison — respire la tristesse et l'ennui.

L'enjeu n'est pas si léger qu'il y paraît. "Ils disent et ne font pas..." Ce reproche de Jésus aux pharisiens, nous le déplaçons spontanément sur le terrain de notre vie morale, et nous avons raison. Pas de contre-témoignage plus navrant pour la mission de l'Église que ces incohérences entre ce que nous lisons dans les Écritures, ce que nous proclamons dans nos prières, et ce que nous mettons en pratique dans notre vie quotidienne. Mais qui irait se confesser d'avoir manqué au commandement de la joie et de la fête, alors que celui-ci revient à longueur de pages dans la Bible et les livres liturgiques ?

## L'AUDACE DE LA FOI

On sera étonné d'apprendre, par exemple, qu'un dominicain du Moyen Âge considérerait sa journée perdue s'il n'avait pas su se réjouir au moins une fois avec les frères ! Ou encore qu'un supérieur, au lieu de punir des novices qui avaient eu un fou rire pendant l'office, les encourageait à laisser éclater leur joie d'être sauvés. Laxiste, le révérend père ? Pas du tout ! Il s'agit du bienheureux Jourdain, le successeur de saint Dominique, qui fut béatifié en 1825.

Nos contemporains, eux, ne manquent pas une occasion de nous dire combien l'Église — à tort ou à raison — respire la tristesse et l'ennui. D'où vient cette réputation ? Il y a bien des causes, sans doute. Les malheurs qui accablent l'humanité, notamment, n'épargnent

pas la communauté chrétienne. Mais le poids des événements n'explique pas tout. Il faut forer plus profond dans la foi de l'Église et dans l'âme humaine pour mettre au jour des angoisses "pas très catholiques". Avec Jacques Maritain — qui ne passait pourtant pas pour un drôle —, nous devons dépasser nos réflexes religieux et avoir l'audace de la foi et de l'espérance surnaturelles. Dieu aime ses créatures d'un amour inconditionnel. Le croyons-nous vraiment ? Notre vie n'est pas abandonnée à un naufrage fatal dans les eaux du péché et de la mort ; celui qui nous a appelés à l'existence nous invite à une « immersion » — un baptême ! — dans sa vie éternelle et bienheureuse. L'espérons-nous vraiment ?

## LA FÊTE NOUS PRÉCÈDE

Certes, la fête est un sujet glissant. Comment en parler après que le philosophe Philippe Muray a croqué l'Occidental des années 2000 en "Homo festivus" ? Mais Festivus, lui aussi, est aimé de Dieu et appelé au salut ! Comme nous l'apprennent les saints et les mystiques, le "singe de Dieu" — le Diable — ne singe que

des réalités qui ont de la valeur. Il ne s'attaquerait pas à la fête si les plaisirs qui l'accompagnent — manger, boire, jouer, danser, rire en heureuse compagnie — n'avaient aucune portée spirituelle. Démasquer les contrefaçons de la fête, dégager la foi des « croyances » toxiques qui empoisonnent parfois la vie chrétienne,

c'est donc une étape nécessaire pour entrer dans la vraie fête, celle que Dieu nous offre, et que nos fêtes terrestres reflètent et anticipent... de façon plus ou moins réussie.

Dès lors, en interrogeant les grands témoins de la foi — les Pères, saint Thomas d'Aquin, les mystiques rhénans, les saints du Carmel, le curé d'Ars, etc. —, nous pouvons (re)découvrir que la fête à laquelle nous sommes invités nous précède en Dieu de toute éternité. La Trinité est une fête — une danse, même, disent certains Pères de l'Église. Cette festivité du Père, du Fils et du Saint-Esprit déborde dans

la Création et dans l'histoire du salut. Elle submerge le monde à venir : ce royaume que la résurrection de Jésus a inauguré, et dont la Bible compare le bonheur indescriptible à des noces et à un banquet sans fin. Pensons encore au vin de Cana et à l'ivresse de la Pentecôte ! Bref, laisser jaillir la joie du Ciel n'est pas une option pour un ou deux « ravis de la crèche ». Ce devrait être le mode ordinaire de la vie chrétienne ! L'Église est au service de cette allégresse. En cela, elle est probablement le plus remarquable « comité des fêtes » !

## LE SENS DU JEU ET DE LA FÊTE

Jeanne Larghero, *Famille chrétienne*, 12/10/2017

*Jouer, s'amuser, sont essentiels à l'enfant pour préparer et construire sa personnalité d'adulte. Ces moments permettent de recréer le monde et d'explorer des facettes de soi-même.*

**L**E FILM *Le Sens de la fête* a connu un joli succès. Les deux réalisateurs, Olivier Nakache et Éric Toledano sont amis de longue date. Lors de l'avant-première du

film, on leur a demandé le secret de leur réussite : d'où leur est venue l'envie de travailler ensemble, et où ils sont allés trouver leurs idées. En fait, ils ont été ensemble animateurs de colonie de vacances. Depuis, ils ont en permanence cherché à revivre ces ambiances de troupe, où, disent-ils, on se retrouve à quatre-vingts autour de la même table, où l'on vit et s'amuse ensemble.

### LIBÉRER SES RÊVES

Les ingrédients de ce parcours ? Les jeux et la fête, ça ne fait pas très sérieux. En réalité, ce sont des besoins essentiels, dont la satisfaction contribue à préparer et à construire la vie d'adulte. On a avant tout une aventure humaine à vivre, perspective plus enthousiasmante que le simple projet de réussir dans la vie. Les grandes réussites elles-mêmes se trouvent là où certains ont rêvé de grandes aventures humaines, quand d'autres semblent se contenter d'échafauder des plans de carrière ou de remplir la *to-do-list* de leur existence.

L'espace imaginaire ouvert par le jeu est le lieu où l'enfant libère les rêves qui plus tard

se rappelleront à lui. Demandez à un homme : « Dis-moi ce que tu as désiré pour toi, ce qui faisait vibrer ton cœur, et le remplissait d'énergie, il y a des années. » Il y a peu de chances pour que le petit garçon de 7 ou 8 ans qu'il a été vous réponde : j'avais des étoiles dans les yeux rien qu'à l'idée d'avoir la tête du brave type qui remplit sa déclaration d'impôts en temps et en heure, et qui ne confond pas les poubelles de tri. L'enfant dans ses jeux met en scène des rêves d'une tout autre nature : le jeu permet d'imaginer le monde tel qu'on voudrait qu'il soit, de le re-crée.

### SE PROJETER DANS LES JEUX

Le jeu supprime les contraintes que la vie nous inflige : dans le jeu, il est toujours important de gagner... mais il n'est jamais grave

de perdre. Les enfants se projettent dans leurs jeux et peuvent alors explorer de nombreuses facettes d'eux-mêmes, facettes que la vie ne

leur permettra peut-être pas de déployer. Et l'enfant le plus inoffensif devient alors l'intrépide pirate qui part à l'assaut de vaisseaux spatiaux à tête de dragon, et qui emporte la victoire. Que d'enfants et de jeunes jouent sans le savoir les scènes même de l'Apocalypse...

La fête est, comme la louange, un élan naturel du cœur. Le cœur aime naturellement se réjouir, il est fait pour cela, c'est même la promesse de la vie éternelle. Il en faut de l'énergie pour tourner les regards vers ce que la vie a de beau à offrir, pour savoir réveiller les sourires sur les visages des autres, pour faire rire. La fête est alors aussi une œuvre de consolation. Le sens du jeu et de la fête, ce n'est peut-être pas sérieux, mais c'est essentiel.